

« J'aime vendre, je me fous de ce qu'on peut dire »

Marc Filipson ne laisse pas indifférent. Il a secoué le monde du livre à Bruxelles, en assumant que c'était un produit. Son souci ? Gérer ses emballements.

En août dernier, Marc Filipson, patron de Filigranes, démissionnait dans son style flamboyant, du conseil d'administration de la Foire du livre qui venait de virer sa responsable. On aurait dit que la guerre était ouverte entre le libraire qui fait courir le Tout-Bruxelles des lecteurs et le Tout-Paris de l'édition – et qui insupporte ses concurrents – et l'événement annuel du monde des livres francophones belges. Que nenni. Dans un communiqué tout aussi fracassant, ce mardi, l'homme a déclaré « *La librairie Filigranes soutient la Foire du livre de Bruxelles* ». Mais qui est surpris ? Filipson est l'homme des coups – il lance le « Boulevard du Polar » en juin prochain, mais rétropédale sur son alliance avec Le Pain Quotidien –, un Monsieur 100.000 volts qui agace autant qu'il séduit, mais a surtout réussi ce qui semblait relever de la prouesse : vendre du livre. Et par centaines de milliers. Au milieu de bols de café, de savons et de tapenades. L'homme assume ses forces et ses faiblesses avec un grand naturel : « *Je parle beaucoup, je m'emballer, mais comme je suis seul actionnaire de mes affaires, le seul qui peut en pâtir, in fine, c'est moi. Alors ! Tout chez moi part du plaisir de vendre, j'ai toujours été un commerçant, j'ai toujours aimé vendre. J'ai commencé tout petit. Dès que j'ai eu 6-7 ans, maman m'a demandé de vendre des modules pour les organisations caritatives dont elle s'occupait.* »

D'où viennent les Filipson ?

Je suis la troisième génération. Mes grands-parents, des Juifs ashkénazes, sont venus de Pologne et d'Allemagne dans les années 20 et 30. Mon grand-père maternel fabriquait des lunettes, le magasin Seiler était très connu à Bruxelles. Le cousin germain de maman tient la plus vieille boutique à Paris, face à l'Élysée, et un autre possède la plus grande librairie juive dans le Sentier. La famille de mon père était, elle, comme beaucoup, dans le diamant. Le frère de papa est parti très tôt en Israël, ses parents ont suivi fin des années 40. Mon père, lui, n'était pas prêt à vivre en kibboutz je crois, et est resté en Belgique. Mes parents n'ont pas été déportés, mais des enfants cachés. Maman a d'abord fui dans un internat catholique à MontPELLIER, puis a été hébergée dans une famille. Cela l'a marquée à vie : elle n'a pas créé les « Piliifs » (une ferme-atelier qui accueille des handicapés) par hasard. Papa, lui, est allé dans une colonie de réfugiés en Suisse. Ingénieur commercial, il a été notamment directeur

chez Tudor (batteries) avec 4.000 personnes sous ses ordres, puis dans une firme suédoise dont il a claqué la porte. Il a « osé » aller pointer pendant quatre ans, pour se mettre ensuite à son compte dans l'import-export.

Moi, je me suis débrouillé très jeune. Mon frère aîné de trois ans, Daniel, est entrepreneur et m'a à chaque fois aidé à aménager mes magasins. Norbert était épileptique et caractériel – un vrai, un dur –, ce qui a poussé maman à s'occuper du Centre neurologique William Lennox. Il est décédé un peu avant ses 30 ans. Cela a fort marqué ma jeunesse. Comme le disent des coachs, aujourd'hui, pour réussir il faut avoir souffert. J'ai vécu ce passage : m'occuper de mon frère et le découvrir agonisant m'a rendu très fort. Avec lui, je n'avais aucune gêne, il m'accompagnait partout. Comme je le voyais travailler – il vendait des fleurs sur les marchés –, j'ai commencé très jeune à travailler. Vers 12-13 ans, j'ai baigné dans la presse, je faisais les invendus pour la librairie

Etienne, rue De Wand, pour le plaisir d'avoir de l'argent de poche. J'y ai rencontré un personnage qui vendait des tissus sur les marchés et je me suis retrouvé dans son garage à couper des tissus. Il me donnait 3 FB au tissu. Après un mois, je gagnais 1.200 FB de l'heure : cela m'a pourri la vie.

Pourquoi ?

A 16 ans, c'était de la folie : j'organisais des fêtes quand mes parents étaient partis, je me suis acheté tout ce que je voulais. Gagner trop d'argent trop jeune, c'est une malchance. Mais j'ai rencontré aussi le plaisir de vendre, j'ai cela en moi, et c'est un bonheur. Où que je sois, quand un produit me plaît, je le défends.

C'est ce que certains vous reprochent : faire du commerce avec les livres et la culture ?

Absolument ! A une époque, j'ai créé le Syndicat des libraires, puis j'ai démissionné car les gens avec lesquels je l'avais mis sur pied, n'étaient pas des commerçants. Ils m'ont toujours montré du doigt parce que j'ai dit et je le dis toujours « le livre est un produit, exceptionnel, de culture, mais c'est un produit ». Et moi, c'est mon gagne-pain, c'est ce qui a fait que j'ai pu gagner ma vie, payer l'école à mes enfants, vivre comme je vis aujourd'hui. Il y a moyen de gagner sa vie dans ce secteur. On me disait que je n'avais pas le droit de dire cela, car, à

l'époque, le stéréotype du libraire, c'était quelqu'un qui roulait en 2 CV et en 4 L. Eh bien, j'ai roulé en 2 CV et en 4 L, et puis un jour j'ai évolué !

Il y a des amateurs de livres qui ne viennent pas chez vous car « ils en ont marre de payer de l'essence pour sa Porsche ».

Mais je n'ai jamais roulé en Porsche. Si j'en avais envie, je le ferais, je ne crache pas dans la soupe, j'ai réussi à faire un business avec le livre, les autres peuvent le faire aussi !

Vos parents ont joué un rôle ?

Non. Si ce n'est que j'ai probablement dû prouver quelque chose. Je me suis rendu compte que j'étais le laissé-pour-compte. J'étais le troisième, mais en fait le troisième enfant de « Maminelle », ma mère, c'était les Piliifs où Papa l'épaulait. Je ne vais pas dire que j'en ai souffert, mais je reconnais qu'il y a eu un manque. Par ailleurs, j'ai toujours aimé faire le fanfaron, faire la fête, même si avec le temps, je pense que j'ai appris à me taire et à écouter. Comme mon père avait fait l' Tchec, j'ai voulu faire pareil. Je voulais prouver je ne sais trop quoi, j'ai bien réussi les cours mais je tapais le carton au poker dans le métro. Après les deux premières années, j'ai arrêté, et j'ai fait ce que je voulais vraiment faire : l'enseignement. J'adore les enfants, j'étais directeur de la Colonie amitié du CCLJ à 18 ans, la seule colonie juive laïque qui accueillait des non-Juifs aussi. J'ai été choisi par les deux fondateurs, mais surtout par le président Charles Knoblauch. C'était énorme de m'attribuer ces responsabilités à 18 ans ! J'avais cent gosses à Saint-Idesbald, une quarantaine en Suisse.

Les livres, vous les rencontrez quand ?

Quand j'ai eu mon hépatite, à 13 ans. J'ai alors lu Les chemins de Katmandou car ils étaient dans la chambre de mon frère, puis L'île de Robert Merle, puis tout Robert Merle, puis tout Barjavel. Je n'aurais jamais dû en lire que vingt sur les cent : c'était un catho fou, et s'il était vivant, il serait le bras droit de Marine Le Pen. J'ai lu tous les best-sellers Laffont, mais pas les classiques, à part Victor Hugo et quelques autres. Mon petit libraire Etienne me prêtait les livres en me demandant de lui dire si cela pouvait être vendeur. Plus tard, quand le Da Vinci Code est sorti, j'ai été le seul à dire que j'aimais ce genre de littérature. Et toutes les télé sont venues chez moi ! Combien de fois je suis entré chez Tro-

pismes pour en ressortir aussitôt, car je ne sais pas, j'étais intimidé. Mon autre passe-temps quand j'étais malade, c'était de rapiécer avec ma cousette Singer. C'est peut-être dans l'inconscient des Juifs, l'atelier de couture. (il rit)

Vos parents étaient inquiets pour vous ?
Jamais. J'avais une grande liberté et comme je gagnais de l'argent, je me suis payé mon premier billet d'avion à 18 ans. Je suis parti trois mois dans le désert du Sinaï, en Israël. C'était un territoire occupé mais c'était sûr à l'époque, et avec ma bande, nous avons vécu là nos premiers émois, dans une nudité complète, sans religieux pour nous empêcher. Les Juifs se retrouvent souvent en Israël, et c'est toujours un bonheur aujourd'hui d'y aller. Tel Aviv est la ville au monde où on mange le mieux, il y a une vie nocturne, les restos sont ouverts 7 jours sur 7 et ils travaillent à

l'américaine avec une incroyable qualité de service, dans l'accueil notamment - que je revendique terriblement ici. C'est dans le Sinaï que j'ai eu mon paddle (permis de plongée sous-marine), à 16 ans. C'était le cadeau de mon grand-père pour ma Bar Mitzvah.

Lorsque j'ai fait mes stages de prof, j'ai adoré, mais je gagnais 16.000 FB, je ne vivais pas avec cela. Je travaillais en parallèle rue de l'industrie dans une petite librairie. Et j'y suis resté. La location était très chère pour ces 25 mètres carrés et on remplissait l'espace avec des cigarettes, des revues, des gadgets... J'y ai fait venir le livre petit à petit, faisant dessiner des meubles spéciaux pour les exposer, vu l'espace très réduit. Le gérant a eu une hémorragie cérébrale. Son épouse m'a demandé de le remplacer, et finalement, à sa mort, on m'a demandé de reprendre le magasin. J'ai racheté le fonds de commerce et j'ai pu débiter ce

qui est devenu aujourd'hui Filigranes. Mes parents m'ont prêté l'argent pour démarrer, et en un an et demi, ce petit boui-boui est entré dans le Top 10 des libraires belges, alors que j'étais installé dans une rue perdue, loin de tout.

Vous êtes une grande gueule ?

C'est vrai que j'adore faire de la télé, de la radio. Cela fait partie désormais de mon quotidien, c'est génial de pouvoir dire ce qu'on veut, ce qu'on pense. De temps en temps, je me plante, pas grave, je ne suis pas homme politique. Je dois juste faire attention de ne pas choquer les clients, je suis en commerce. Je me fous de tout ce qu'on peut dire de moi. Je suis un provocateur, c'est plus fort que moi.

Et politiquement ?

Je suis apolitique. Je vote pour des personnes. ■

BÉATRICE DELVAUX

LE GUIDE

« Il m'a introduit à la religion juive »

Lorsqu'il suivait les cours de morale à l'Athénée Emile Bockstael, celui qui est aujourd'hui le grand rabbin de Belgique lui a proposé de suivre le cours de religion juive. « Il m'a appris l'hébreu. Il m'a appris la religion, je n'ai pas beaucoup retenu mais cela m'a fort intéressé. Il m'a appris les passages que je devais retenir par cœur pour ma Bar mitzvah, et aujourd'hui, j'en suis très fier. »

SON BRAS DROIT

« Ma fille Alice a quelque chose que j'ai »

Marc Filipson a trois enfants, Alice (23 ans) qui a travaillé chez Richmond et Christie's, Mathias (20 ans) qui suit des études de business musical à Londres et Leah (14 ans) dont il s'occupe une semaine sur deux intensément. Alice vient de rejoindre son père pour quatre mois, au titre de bras droit : « Je suis heureux, et là, il y a une transmission. »

LE PARTENAIRE ?

« Nous sommes deux fous »

Vincent Herbert, le patron du Pain Quotidien, et Marc Filipson ont en commun de nourrir des rêves et d'être un peu « fous ». Ils se sont rencontrés il y a quelques mois et ont flashé, élaborant une sorte de vie commune possible entre leurs deux success-stories belges. Aujourd'hui, on calme le jeu. Des petites choses vont sans doute se faire à Bruxelles, sans mélange de concepts. A suivre.

recette « Pour réussir, ne respectez pas les règles »

Vous positionnez Filigranes comme « la plus grande librairie du monde de plain-pied en superficie et en références (180.000) ». C'est quoi le « cocktail » qui a fait ce succès ?

L'accueil et le partage. Dès le jour où j'ai occupé ma première librairie, j'ai installé une super machine à café et cela a marqué les esprits. Le soir, j'offrais le porto que les Pilifs mettaient en bouteilles. Par ailleurs, je lisais tous les best-sellers Laffont - Le Grec, La Veuve -, et j'en vendais des paquets. Mais à côté de cela, je lisais aussi Baricco. Pour son livre Soie, j'ai pris les 3.000 du distributeur et j'ai fait du « dumping ». Comme pour cet autre livre, Pilgrim. Je l'ai lu, adoré, et au final j'en ai vendu plus de 6.000. Là, c'est le commerçant qui se met en marche ! Via France info, France Culture, je le fais lire à Franz-Olivier Giesbert qui passait dans le magasin et deux jours après, deux pages dans Le Point. Je suis un vendeur, mes collègues ne savent pas vendre. C'est ce que j'explique à mes gars : « vendre, c'est notre métier ». J'ai un instinct, mais surtout je fais mon métier à fond. Au début j'ai travaillé seul pendant trois ans, levé à 5 h, couché à 2h. Je travaillais, je sortais la nuit. Au début, des amis venaient jouer avec moi au Backgammon, j'avais cinq ou six clients par jour ! Il faut savoir jouer la comédie, faire croire, et parfois foutre une vie de famille en l'air. Mais bon, j'y suis arrivé.

Nominé comme « manager de l'année » ?

Mon discours est simple : « Pour réussir, enfoncez les portes et ne respectez pas les règles. » Je peux dire cela comme manager de l'année ? « T'es ouvert le dimanche ? Tu peux ? » Non ? « Etre ouvert jusqu'à 21h, tu peux ? » Non, etc. Mais on a créé des emplois - j'ai une équipe en or, 62 employés plein-temps, avec les étudiants, on arrive parfois à

102 - et aujourd'hui il se passe quelque chose. Filigranes est un lieu de vie. Le dimanche, quatre générations s'y retrouvent. J'ai aussi eu la chance de rencontrer Dominique Leblanc, un très important grossiste multimarque qui m'a permis de choisir tous les livres que je voulais avec une échéance de six mois. J'ai rempli mon magasin de livres : je ne le remercierai jamais assez.

Vous mélangez livres et gadgets, il y en a qui détestent...

Le lieu de vie a toujours été une priorité pour moi : accueillir des enfants, offrir à boire, à manger, parler de la pluie, du beau temps. J'ai cela en moi. Si je suis à l'avant du magasin, j'interpelle les gens, je prends le micro et parfois je chante. Les skateboards ? Ils ont leur place ici.

On vous hait et on vous aime aussi pour la désacralisation de la librairie ?

J'ai fait les coups de cœur, longtemps avant les autres. Et j'ai toujours respecté la concierge qui venait chercher du Barbara Cartland : « Je viens de vendre le dernier, mais j'ai autre chose à vous proposer. » Les gens avaient peur de rentrer dans une librairie, car le libraire, c'était élitiste. Quelqu'un, un jour, m'a dit en me regardant de haut « vous n'êtes pas prescripteur ». Ah oui ? Inconnu à cette adresse, le succès est parti d'ici, pas de France. Je l'ai lu en une nuit, et j'ai pris illico les 6.000 exemplaires de l'éditeur. Je forçais le client qui avait acheté un journal, à prendre le livre. « Si tu n'aimes pas, je te le rembourse. » Tout est parti en dix jours et c'est un livre exceptionnel.

On vous dit infernal ?

Des méchantes personnes ont dit des méchantes choses. Mes libraires (ses vendeurs de livres par section, NDLR) achètent et vendent ce qu'ils veulent. C'est vrai que j'ai été insupportable : je suis exigeant, je ne supporte pas de voir traîner un carton dans le magasin. Mais je le suis moins. Je crois. ■

Propos recueillis par
B.Dx.

résultats « Si je me plante, je me plante »

Cinq ans que je tente de me structurer, cinq ans que je fais des erreurs. » Marc Filipson n'est pas rétif à l'autocritique. Car si l'homme déborde de projets, d'ambitions, et de coups de folie, son souci aujourd'hui est d'être seul actionnaire, gestionnaire et animateur de cette librairie qui s'est agrandie et multipliée. Aujourd'hui, il le dit, il faut structurer cette entreprise qui a encore vu son chiffre d'affaires progresser en 2015 de 10 %, mais ses coûts salariaux de 20 %. A sa surprise. Il s'était pourtant dit qu'on ne le reprendrait plus à manquer des rendez-vous de gestion, ou à courir derrière les errements de certains des gestionnaires recrutés pour l'épauler. Une aventure malheureuse a fait plonger les comptes dans le rouge, pour atteindre une perte de 500.000 euros.

« On remonte, elle n'est plus que de 300.000 », assure celui qui ne peut, de mémoire, citer son chiffre d'affaires.

C'est que le « truc » de Filipson, c'est la vente, le batelage, il adore être dans son magasin et faire tourner « les assiettes ». Il vérifie les piles de livres le matin, fait porter de l'eau aux clients qui font la file pour Noël, sermonne une étudiante qui sert le café sans style. C'est l'homme clé. Après avoir pris un peu de recul et de bon temps l'an dernier – quatre mois de congé –, il a promis à son personnel d'être durant les trois mois qui viennent dans son magasin sans interruption. D'autant plus nécessaire que les risques d'attentats et le lockdown bruxellois fin novembre ont mis le petit monde de Filigranes sous stress, et que le départ du dernier directeur en date

exige des prises de décision. L'homme travaille sur une meilleure définition des fondations de son business, sur l'évolution de la vente numérique via son site, et sur une meilleure structuration, avec l'aide pour quatre mois de sa fille aînée Alice. Filipson s'emballe vite et parle beaucoup. Trop ? Son projet d'association avec Le Pain Quotidien, un succès belge qu'il relie au sien, se limitera sans doute à quelques voisinages belges. « Aller avec eux à Dubaï ou New York, c'était mon rêve dont l'entreprise en soi n'a aucunement besoin. » Par contre, son « Boulevard du Polar » devrait envahir Bruxelles du 10 au 13 juin. Sa philosophie devrait le protéger des regrets : « Je suis à 100 % actionnaire, si je me plante, je me plante. » ■

B.Dx

religion « Je suis né Juif, point barre »

Vous êtes Juif et vous le revendiquez ?

Quand on a commencé à me demander de participer à des débats parce que j'étais Juif, j'ai dit « Moi, je suis né Juif, point barre ». Etre Juif, c'est lié à la tradition. A la maison, on allume les bougies à Hanoukka, mon fils a fait sa Bar Mitzvah par tradition. Moi je l'ai faite à 14 au lieu de 13 ans pour faire plaisir à mon grand-père, alors que je n'étais pas religieux. Il n'y a pas plus laïque que ma famille en Israël.

Qui vous a transmis cette « filiation » ?

Je suis rentré en judaïsme à l'âge de 14 ans. Je suivais le cours de morale à l'Athénée Emile Bockstaël mais un jour, un homme est venu me trouver : « Eh, tu es Filipson ? Eh bien moi je m'appelle Albert Guigui (devenu le grand rabbin de Belgique, NDLR),

je viens du Maroc. Tu es le seul Juif dans cette année et si tu veux, j'aimerais que tu viennes suivre le cours de religion juive. »

J'ai finalement dit oui à la condition qu'il m'apprenne l'hébreu. Il m'a appris la religion, je n'ai pas beaucoup retenu mais cela m'a fort intéressé. Il m'a appris les passages que je devais retenir par cœur pour ma Bar mitzvah, et aujourd'hui, j'en suis très fier. J'ai pu la faire au Kotel, au mur (des Lamentations) en Israël, car j'accompagnais mon cousin. Wouaw ! Je suppose que papa devait être très content car avec le temps, je me suis rendu compte qu'il connaissait toutes les prières, qu'il parlait hébreu. Il y avait un secret de famille autour de cela. C'est étonnant en fait, depuis que je suis libraire, ce qui se vend le plus, ce sont les livres sur la question juive, Hitler, aujourd'hui

d'hui Daesh, avant la franc-maçonnerie.

La religion ne vous a pas séduit ?

Pas du tout. J'étais en recherche mais d'un groupe. Au CCLJ je suis tombé sur un groupe de 16-25 où j'ai rencontré mes amis d'aujourd'hui. Etre Juif m'apporte l'appartenance, la tradition, la famille et ce quelque chose que nous avons en nous : prendre les gens dans les bras, les accueillir. Professionnellement, il ne faut pas cracher dessus : cela m'a ouvert des portes. J'adore être invité le vendredi pour des shabbats, je chante avec les autres, mais je ne prie pas, je n'y crois pas. Même si je pense qu'il y a quelque chose. Mon ange gardien à moi, c'est mon grand frère. ■

Propos recueillis par

B.Dx.